

La dernière saison de désarroi

Marie-Célie Agnant

Number 771, March–April 2014

La retraite : une responsabilité collective

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71272ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Agnant, M.-C. (2014). La dernière saison de désarroi. *Relations*, (771), 30–31.



La dernière saison de désarroi

TEXTE : MARIE-CÉLIE AGNANT

ILLUSTRATION : RONALD MEVS

Il disait n'avoir point de souvenirs. N'existaient en lui que l'océan de la canne et l'océan du ciel. Bleu du ciel, vert de la canne. Il s'arrêtait, paraissait réfléchir, cherchait en lui, puis il marmonnait que ses souvenirs s'étaient sans doute érodés au fil du temps; à présent, ils s'effritaient, pour se marier peut-être à cette terre sur laquelle il était né et qui ne savait rien de lui.

Il disait aussi, une manière de rire – et il avait toujours aimé rire... du moins, avant ce temps où les dents avaient toutes déserté sa bouche –, que l'odeur âcre de la bagasse est comme une odeur de fiel: elle envahit tout, elle ronge tout. L'odeur avait pénétré en lui jusqu'à devenir une seconde chair, elle l'avait colonisé, le dépouillant peu à peu de sa propre chair. Cette odeur de bagasse lui avait tenu lieu de vie et elle était sans doute sa seule mémoire, son seul souvenir. Mais il se demandait quand même si la vie, pour certains êtres, peut se résumer à cette seule et unique chose: un parfum, une odeur, celle de canne brûlée, la seule qui l'accompagnait depuis que ses yeux s'étaient ouverts sur le monde.

Avait-il connu ces frissons qu'on nomme plaisir, amour, passion? Avait-il une fois, une seule fois, exprimé un désir, rêvé d'un ailleurs? Il haussait les épaules: «Comment savoir?»

Mais une terreur indicible grandissait en lui lorsqu'il imaginait cette chose qu'il savait être son âme – car il avait quand même la certitude d'en avoir une –, elle aussi, rongée par ce parfum âcre de bagasse, son âme, peu à peu érodée, soumise au même traitement que son corps. Autrement, comment comprendre toute sa vie, ainsi hypothéquée? Tout le long de sa vie il n'avait eu qu'un seul et unique horizon, une seule et unique saison, celle de la canne et de la honte.

Il disait encore que toutes ces paroles qui se bousculaient en lui l'assaillaient, jetaient le feu en son pauvre corps. Mais, pensait-il aussi, tous ces mots, toutes ces pensées, assurément, ne valaient pas grand-chose, n'avaient pas de sens, puisque le monde était ainsi fait: d'un côté, ceux qui naissent courbés par la fatalité, cette sorte de loi immuable, un peu comme les levers et les couchers de soleil; de l'autre... les vainqueurs. Les vainqueurs dictaient, édictaient, régissaient tout. Ils décidaient, par exemple, que les bras qui ne servaient plus à rien dans l'enfer de la canne, comme au temps que l'on nomme «temps jadis» et qui n'a de jadis que le nom, eh bien oui, ces bras pouvaient être coupés et jetés aux pourceaux. Tout comme jadis.

On le regardait avec étonnement lorsqu'il parlait ainsi, mais lui renchérisait et rappelait ce qui s'était passé avec Antoine. Il avait travaillé dans la canne, Antoine, dès le premier jour où ses jambes avaient pu le porter, pour ne pas dire dès le moment où il était sorti du ventre de sa mère. Soixante-quinze années qu'il avait travaillé à couper la canne, Antoine, mais le *capataz* avait donné ordre de disposer de lui, tel un sac d'ordures, alors qu'il était encore vivant. On l'avait précipité dans une fosse, parce que, vieilli, malade, ses bras ne pouvaient plus servir à couper la canne. Il y était demeuré plusieurs jours... geignant, déprimé... puis des passants, un soir, l'avaient récupéré.

Du revers de sa main sèche et noueuse, cette main inutile qui ne pouvait plus tenir la machette ou nouer les ballots de canne, il écrasait une larme égarée sur sa joue. Puis, il ajoutait que lui n'avait jamais appris à lire ou à écrire – faut croire que pour couper la canne, il n'en fallait pas autant. Mais il savait par instinct que l'impuissance porte en son sein sa propre culpabilité, qu'elle engendre le mépris, la suspicion des autres, l'indifférence. Était-ce pour cela que maintenant qu'il atteignait l'âge de poser ses vieux os à l'ombre, après avoir coupé la canne toute son existence, les maîtres



de la canne décidaient de le dépouiller de ce qui lui restait d'existence? Lui, ses enfants, les enfants de ses enfants, enfin... toute sa descendance, aujourd'hui, plus de terre, plus de lieu, plus de patrie... Et, comme jadis, n'y aura-t-il personne au monde, ni aucune parole à même de casser le verdict?

On dit souvent que les choses, tout comme les êtres, ont un double visage, que tout dépend de l'angle, du regard que l'on porte sur elles, mais il avait beau compter les années, l'angle demeurait le même. Le visage ne changeait point, toujours le même: celui de l'injustice, amère, horrible, l'injustice dans toute sa laideur. Et il se tenait, aujourd'hui, ni plus ni moins courbé sur cette terre ingrate, ni plus ni moins accablé par les morsures avides du soleil, ni plus ni moins abusé par l'indifférence du monde; il se tenait léger, dépouillé de tout sauf des débris de son existence, enfermé dans son cœur, sans traces de haine, sans bruissement d'espoir.

Tout passe, comme était passée sa jeunesse; tout passe comme était passée sa vie. «Tout passe, comme ont passé mes bras qui désormais ne servent plus à rien... Et ma vie.» Il parlait ainsi et quelque chose, comme un nuage gris, un nuage lourd, traînait dans son regard. De sa bouche édentée, il souriait, ramenait sur ses épaules les lambeaux d'une casaque dans laquelle il espérait draper un restant de dignité, et il disait: «ma vie peut s'en aller cette nuit comme s'en va le soleil, mais avant que cela ne s'accomplisse, il me faut bien passer le restant des jours... mais comment vivre quand on n'a plus de bras, plus de pays, plus de terre, plus d'avenir, plus d'espoir?» Et, murmurant, «qu'il est sombre ce crépuscule de mon existence, qu'elle est triste ma dernière saison de désarroi». ●